

HOMMAGE A UN AMI D'ANDRÉ GIDE

POUR LE CENTENAIRE D'
ANDRÉ RUYTERS
(1876-1952)

Co-fondateur de La Nouvelle Revue Française en 1909 avec Ghéon, Schlumberger, Copeau, Drouin et Gide — avec lequel il s'était lié d'amitié dès 1895, à dix-neuf ans —, André Ruyters aurait aujourd'hui cent ans. Le BAAG se devait de saisir l'occasion de cet anniversaire pour saluer la mémoire d'un écrivain... qui avait tant fait pour qu'on l'oubliât, rompant complètement et définitivement avec la littérature dès 1911, alors qu'à trente-cinq ans il avait déjà publié quatorze volumes, et, dans La N.R.F., deux romans qui ne devaient jamais paraître en livres...

L'homme et l'œuvre méritent assurément qu'un ouvrage leur soit un jour consacré. Et sa correspondance avec Gide est un des importants ensembles qui restent à révéler (quelque 570 lettres 1895-1950 dont environ 330 de Gide). Comme nous l'avons déjà dit pour Henri Ghéon, les deux livres à paraître d'Auguste Anglès, André Gide et le premier groupe de la N.R.F. (1908-1914), et de Claude Martin, La Maturité d'André Gide (1895-1902), remettront prochainement en lumière la figure d'André Ruyters. En attendant, nos lecteurs trouveront, dans les pages qui suivent : l'article d'hommage que Jean Schlumberger consacra à André Ruyters au lendemain de sa mort, paru dans Le Figaro littéraire du 16 février 1952 (article que Schlumberger n'a pas recueilli dans ses Œuvres) ; quelques lettres inédites d'André Gide à André Ruyters autour des Nourritures terrestres, et le grand article de celui-ci sur le livre de Gide ; les deux courts textes sur Gide donnés par Ruyters en 1951 au Figaro littéraire et au numéro d'Hommage à André Gide de La N.R.F. ; une brève bibliographie enfin, limitée aux livres de Ruyters et à sa collaboration à La N.R.F.

ANDRÉ RUYTERS

par

JEAN SCHLUMBERGER

Après Ghéon, Drouin, Copeau et Gide, voilà qu'à son tour André Ruyters disparaît. Bien qu'il vécût depuis longtemps éloigné des Lettres, son nom doit rester associé à celui de ses compagnons qui fondèrent avec lui la N.R.F. ; et si le travail accompli par cette équipe n'a pas été sans fruit, la part qui lui en revient ne doit pas être oubliée.

Nous l'avions enlevé à sa Belgique natale (plus exactement : il avait pu se faire déléguer à Paris par l'établissement bancaire où il travaillait), de sorte qu'il vint renforcer notre groupe d'amis dans le moment où nos projets commençaient à prendre forme. Il n'était pas un débutant, et l'apport de son expérience était appréciable. Il avait pendant quelque temps dirigé la revue *Antée*, et son dernier livre, *Le Mauvais Riche*, l'avait mis en contact avec les "Presses Sainte-Catherine", cette imprimerie de Bruges dont le parfait travail allait nous être d'une si grande aide. Il avait déjà publié, chez des éditeurs d'avant-garde, un nombre imposant de volumes et de plaquettes, des vers, des notes de voyage, des récits. Ce qui nous y frappait le plus, c'était une connaissance de la langue et de ses ressources qui lui permettait de nous prendre tous en faute, comme s'il avait su par cœur tout Littré. *Les Nourritures terrestres* venaient de paraître quand il conçut ses premiers essais, et l'influence de Gide y est sensible aussi bien par une certaine impertinence du ton que par quelques artifices de l'écriture. Mais ces coquetteries lui passèrent comme elles passèrent à Gide. Son constant souci de perfection continua de guinder un peu ses nouvelles et ses romans, mais il favorisait l'acuité de son sens critique, et ce qu'il y avait chez lui de purisme venait très heureusement soutenir la discipline que nous tâchions de faire prévaloir.

Il prit une part assidue à notre travail des premiè-

res années, puis il dut quitter la France, envoyé en Abyssinie pour l'organisation d'échanges commerciaux. L'homme d'action et d'aventure qui avait toujours sommeillé en lui s'éveillait avec avidité et prenait brusquement le pas sur l'homme de lettres. Mais nous n'en fûmes pas étonnés.

Alors que nous cherchions presque tous à exprimer par nos livres l'essentiel de nos préoccupations et de nos problèmes les plus personnels, la littérature ne semblait pour lui que le plus attachant, le plus noble des luxes. Toutefois, en s'enfonçant dans cette Éthiopie où Rimbaud avait perdu toute mémoire du passé, toute trace de son génie ; en faisant à son tour la collecte de l'ivoire et de la civette, Ruyters ne désavouait pas son faible pour la propriété des mots et pour le rendu exact d'une sensation. Il se passionnait pour le cheval, la chasse, l'art indigène, mais ses carnets se remplissaient de notes ; et quand il en publia des tranches, on y reconnut tout ce qui avait fait la qualité de son style, avec quelque chose de plus chaleureux, de plus aéré, où se traduisait l'aisance d'un tempérament enfin parvenu à sa plénitude.

Après l'Abyssinie, ce fut l'Extrême-Orient, Singapour, la Chine, et, pendant tout le temps que dura la seconde guerre, une demi-captivité sous l'occupation japonaise. Cette fois la coupure était plus profonde. Non seulement la capiteuse civilisation issue d'un extraordinaire mélange de races exerçait un attrait plus envoûtant, mais, à baigner dans un milieu surtout anglo-saxon, Ruyters cédait à un vieux penchant et se tournait avec prédilection vers la littérature anglaise. Nous devons à cette infidélité — je devrais plutôt dire à ce mariage de deux amours — la belle traduction qu'il donna du *Cœur des ténèbres*, de Joseph Conrad.

En 1907, dans la préface de son *Mauvais Riche* (paraphrase nietzschéenne de la parabole biblique), il écrivait pour justifier l'impénitence arrogante de son héros : "L'important pour [lui], c'est de reconnaître sa destinée et de s'y consacrer inflexiblement. Obéir longtemps et dans une même direction, tel est son mot d'ordre." Tel était aussi celui que Ruyters s'était donné. Il avait, une fois pour toutes, décidé de ce qu'il voulait, de ce qu'il aimait. Ce choix nous paraissait souvent arbitraire, acte de volonté gratuit. Mais il s'y tenait avec une constance péremptoire. Cette fidélité à soi-même faisait sa force ; elle lui avait valu, dans des milieux où il arrive qu'on soit trop souple, une singulière autorité.

Depuis qu'il avait perdu l'espoir de jamais retrouver une activité en Indochine, il vivait à Paris, dépaysé, incurieux, plein de refus pour la vie réduite à laquelle

nous nous sommes habitués. Il tâchait de s'en évader en mettant à jour des carnets de notes pleins de soleil tropical.

Dans son visage bien coupé, encore étrangement jeune, le regard bleu avait gardé sa clarté loyale, et ce qui s'y lisait d'affectueux, voire de mélancolique, suppléait tant bien que mal aux paroles que sa pudeur sentimentale l'empêchait de prononcer. Je ne le voyais pas très souvent, parce qu'entre nous la conversation languissait, lui se désintéressant du présent, moi me lassant vite à remuer des souvenirs. Mais il restait à mes yeux l'image de l'intégrité parfaite, limpide et dur cristal ; et j'estimerai toujours comme une de mes heureuses fortunes d'avoir compté parmi mes amis un caractère de cette trempe exceptionnelle.

(*Le Figaro littéraire*, 16 février 1952, pp. 1 et 4.)